



HAL
open science

De l'émergence au maintien des mouvements sociaux : une étude ethnographique des mouvements environnementaux urbains dans la Turquie contemporaine (2016-2018)

Gökçe Tuncel

► To cite this version:

Gökçe Tuncel. De l'émergence au maintien des mouvements sociaux : une étude ethnographique des mouvements environnementaux urbains dans la Turquie contemporaine (2016-2018). Changer? 9ème congrès de l'AFS, L'association française de sociologie (AFS), Jul 2021, Lille, France. <hal-04755346>

HAL Id: hal-04755346

<https://hal.science/hal-04755346v1>

Submitted on 27 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Communication pour l'AFS
ST 21 « Du changement dans les mobilisations »

Le 8 juillet 2021

Gokce Tuncel, doctorante au CESPRA EHESS, ATER de la mention Etudes Politiques, EHESS

**De l'émergence au maintien des mouvements sociaux : une étude ethnographique
des mouvements environnementaux urbains dans la Turquie contemporaine
(2016-2018)**

Résumé

Dans le cadre du Congrès l'AFS, notre communication s'inscrit au sein du premier axe "Du changement dans les mobilisations" et portera sur la présentation des résultats de ma recherche empiriques sur les modes d'engagement de trois organisations politiques à Istanbul. Ces trois organisations, Collectif de vélo Don Quichotte [Don Kişot Bisiklet Kolektif], Défense des Forêts du Nord [Kuzey Ormanları Savunması] ainsi que le Plateforme d'Action Gratte-ciel [Plaza Eylem Platformu] se situent dans les marges de l'espace politique contestataire. Par leurs revendications et leur positionnement politique, on ne peut pas les catégoriser en tant qu'acteur politique contestataire. En revanche, il est également impossible de les qualifier d'« apolitiques » en raison de leurs relations avec des acteurs politiques traditionnels et stables comme la chambre des architectes et les partis politiques, de leur capacité à créer des cadres d'auto-organisation ainsi que leur légitimité au sein des collectifs des quartiers.

Cette recherche a été menée dans le cadre de ma thèse de doctorat, entre 2016-2018 à Istanbul combinant entretiens non directifs et observations participantes (35 entretiens au total). Il ressort de ce terrain que la capacité à *rester* mobilisé dans une conjoncture politique de répression accrue envers toutes actions contestataires est moins liée aux causes en soi mais plus en rapport avec le fait qu'une fois entrés dans l'organisation, les individus trouvent d'autres perspectives que celles politiques. Il s'agirait dans cette communication de réfléchir à ce que la politique permet en Turquie en dehors de la politisation dans l'après du mouvement social « Gezi Park » qui a eu lieu en 2013 en Turquie.

Depuis le début de la décennie 2010, la Turquie connaît une accélération des dynamiques de centralisation autoritaire du système politique, et une personnification progressive du pouvoir en la personne d'Erdoğan : parmi ces dynamiques on compte la vague de répression et de criminalisation débutée après le mouvement Gezi en 2013 contre les mouvements d'oppositions, la reprise du conflit armée entre le PKK et l'armée turque suite à la victoire électorale du Parti démocratique des peuples (HDP) en 2015 ainsi que la tentative de coup d'Etat de 2016 et la déclaration de l'Etat d'urgence qui initie une vague très importante de purge dans différents secteurs publics et privés. Ces bouleversements et crises qui ont terrorisé la vie politique et sociale en Turquie aboutissent en 2018 à un régime autoritaire constitutionnalisé avec le passage au régime présidentiel.

Or de manière contre-intuitive, nous constatons que ce sont principalement les mouvements de type « nouveaux mouvements sociaux », les groupes environnementaux, féministes, universitaires ainsi que LGBTIQ+ qui, dans ce contexte autoritaire, se sont maintenus et représentent la forme la plus dynamique de résistance au régime en place. Tout en se méfiant des modalités de résistance ouverte, ces groupes réussissent à conserver discrètement la ligne contestataire de leur identité politique fortement influencée par le mouvement Gezi. Par ailleurs, lorsqu'on remonte au début des années 2000 ; on retrouve le dynamisme des mêmes acteurs qui, de manière éclatée, dénonçaient l'affairisme du pouvoir, son libéralisme forcené et les dégâts sociaux et environnementaux qu'il générait, mais aussi ses tentatives d'imposer son ordre moral et religieux au reste de la société¹.

Dans notre thèse, nous proposons de nous concentrer sur les mouvements environnementaux urbains constitués par le bas dans l'après mouvement Gezi en 2013 pour au moins trois raisons principales : (1) alors que historiquement les mouvements environnementaux en Turquie restent très locaux avec une conscience et tradition développée tardivement vers la fin des années 1990 (il n'existe toujours pas de parti écologiste en Turquie), nous observons depuis 2013, c'est à dire dans la période post-Gezi, une tentative de centralisation et de politisation des enjeux environnementaux en milieu urbain et donc un dynamisme de ce mouvement; (2), les groupes environnementaux urbains réussissent à attirer des sympathisants, entrer dans l'agenda médiatique et mobiliser l'opinion publique qui est de plus en plus sensible aux questions écologiques dans le contexte actuel ; (3) enfin ils représentent un des seuls regroupements post-Gezi qui revendiquent une continuité avec le mouvement Gezi dont elles sont, en partie, issues en termes de répertoire d'action collective, de motivations et de stratégies tout en ayant des liens forts avec les mouvements sociaux qui précèdent Gezi.

¹ « Éditorial », *Mouvements*, vol. 90, no. 2, 2017, pp. 7-9.

Cette efficacité de l'argument environnemental et son potentiel fédérateur parmi les acteurs du conflit social dans la période post-Gezi et dans un contexte *a priori* non favorable à la formation de l'action collective contestataire pose une série de questions : d'où vient ce potentiel fédérateur des causes environnementales en milieu urbain ? Pourquoi ce sont les revendications environnementales et non pas une autre thématique qui continue à mobiliser ces individus ? Cela implique-t-il que l'argument environnemental est en passe de se transformer en ressource du politique en ouvrant l'horizon appauvri par le pouvoir étatique ? Ou bien, est-ce qu'il faut chercher sa capacité fédératrice dans sa nature consensuelle capable de rassembler une pluralité d'acteurs sans procéder à une exclusion selon les orientations politiques ? Cette efficacité et ce dynamisme deviennent encore plus surprenants quand on prend en compte les échecs répétitifs du mouvement environnemental plus général et urbain qui n'arrive que rarement à atteindre ses objectifs.

Par ailleurs, par le dynamisme on n'entend pas un mouvement social qui mène des actions « publiques » comme la manifestation de rue. Ce genre de mode d'action politique relativement toléré dans l'avant Gezi, est immédiatement réprimé dans l'actuelle Turquie. Les déclarations de presses historiquement tolérées, sont également considérées comme un acte criminel. Lorsque nous employons le mot « dynamique » pour qualifier le mouvement environnemental cela se réfère à la capacité de « survie » et « d'attrait » d'un mouvement dans ce contexte autoritaire en maintenant un certain nombre d'action : comme des productions médiatiques, recours judiciaire, déplacement en nombre restreint afin d'afficher une banderole et prendre une photo, la capacité à entrer dans l'agenda médiatique, faire du recrutement et entretenir des relations avec d'autres acteurs politiques traditionnels comme les chambres de architectes etc.

Dans la littérature scientifique sur les mouvements environnementaux en Turquie, la plupart des auteurs s'intéressent quasi uniquement à la nature de la cause environnementaliste en s'inspirant d'une sociologie Touranienne². Il s'agit alors

² Une thèse soutenue très récemment illustre ce point. L'auteure démontre dans sa thèse l'existence d'un mouvement environnemental « anti néolibéral » en étudiant notamment la Défense des Forêts du Nord : Burcu Nur Binbuga Kinik, *Political and social opposition represented by environmental movements against neoliberal politics in contemporary Turkey*. Thèse de doctorat en sciences politiques, Ankara, Université Technique du Moyen-Orient, 2020.

d'identifier un mouvement environnemental / écologiste en Turquie, de faire une définition de ce que c'est ce mouvement. Concentrés sur les dimensions idéologiques, la rhétorique ainsi que les cadrages dominants des mouvements écologistes, ces études montrent l'émergence, l'évolution et le sens spécifique que prend la cause environnementale dans la société turque.

Du côté des études sur la modernité, on trouve plusieurs études sur le mouvement environnemental turc qui s'inscrivent dans la lignée théorique de « nouveaux mouvements sociaux » et d'une sociologie des causes³. Selon ces études, la cause environnementale serait un indicateur du degré de développement de la société civile et donc de « démocratisation » et de « modernisation ». Il s'agit de montrer comment deux registres critiques cohabitent au sein du mouvement : une critique systémique mettant en cause le modèle de modernité en cours en Turquie et qui correspond au courant de « la modernité réflexive » qu'on trouve dans les sociétés occidentales « avancées » et un registre critique qui prend comme cible l'Etat et le système politique turc dans l'objectif de renforcer la société civile afin que cela puisse lutter contre les forces néolibérales. Ce dernier correspondrait à l'implémentation de la « première modernité ».

Selon cette perspective les organisations environnementales évitent la politisation excessive ainsi que la polarisation en adoptant un militantisme traditionnel et ont plutôt adapté un type de militantisme de projet qui consiste à prendre en main un seul dossier (*single-issue organization*). Ce type de militantisme environnemental ou écologiste offrirait un potentiel de démocratisation qui réside dans la construction d'une vision indéterminée de la société turque contribuant à l'ouverture de la société civile, la revendication des droits civiques ainsi que la promotion d'expression alternative de l'identité (comme par exemple les manifestations contre l'interdiction du port de voile dans les universités, ce qui est également interprété comme étant l'indicateur d'une modernité réflexive en gestation dans la société turque)⁴.

³ Adaman, Fikret, and Murat Arsel. (2016). *Environmentalism in Turkey: between democracy and development?* London: Routledge.

⁴ Çiğdem, Adem, "Non-state actors and environmentalism," in F. Adaman and M. Arsel (eds), *Environmentalism in Turkey. Between democracy and development?*, Aldershot, Ashgate, 2005, pp. 71–86, 83.

Fondé toujours sur des analyses des sociétés occidentales, un autre corpus de la littérature considère ces mouvements comme des mouvements utopiques ancrés⁵. Ces mouvements tournent leur dos à la société dans son ensemble et essaient d'établir des communautés alternatives indépendantes. Alors que certains de ces mouvements peuvent être considérés comme des réponses aux effets de la néo-libéralisation, « les autonomistes sont singulièrement indifférents à ce qui est normalement considéré comme de la politique [et]... sont relativement peu encombrés d'idéologies rigides⁶.

Un autre corpus de la littérature, toujours dans la sociologie de cause, critique cette approche de société civile⁷ et explique que les mouvements environnementaux/écologistes à proprement parlé n'existent pas dans la mesure où les acteurs qu'on retrouve dans la coordination des protestations sont des acteurs traditionnels/nationaux tels que les chambres professionnelles et non pas des acteurs écologiste : « On peut par ailleurs se demander si la mobilisation est bien le fait des organisations écologistes. Les protestations sont créées par un maillage d'acteurs où elles n'ont généralement pas l'initiative » note Alexandre Toumarkine et il conclut « le cœur de la mobilisation reste le combat judiciaire et juridique [...] au final, la mobilisation a pour fonction non pas de gagner, mais de faire accepter à l'Etat l'idée que l'on puisse le faire, on est loin de l'écologie mais au cœur de la question du droit à la protestation »⁸. Or ce n'est pas parce qu'un « communiste » se mobilisent pour la cause écologiste qu'on peut le considérer comme un écologiste de façade. Il pourrait exister une fluidité entre ces plusieurs registres militants et que les acteurs mobilisés dans la cause écologiste peuvent représenter des acteurs multi-positionnés qui évitent des définitions stables et trop solide.

De plus, le cadrage des mouvements écologistes reste souvent celle de méta-idéologie sécuritaire de l'Etat turc. Car afin de légitimer la mobilisation, les acteurs font recours

⁵ Charles, Price, Donald Nonini, and Erich Fox Tree, 'Grounded Utopian Movements: Subjects of Neglect', *Anthropological Quarterly* 81(1) (2008): pp. 127–159.

⁶ Georgy Katsiaficas, 2006. *The Subversion of Politics*, Edinburgh: AK Press.

⁷ Dorrnsoro, Gilles. 2005. *La Turquie conteste. Mobilisations sociales et régimes sécuritaires*, Paris, CNRS.

⁸ Toumarkine, Alexandre, « Les protestations écologistes en Turquie dans les années 1990 », in G. Dorrnsoro (dir.), *La Turquie conteste. Mobilisations sociales et régime sécuritaire*, Paris, CNRS, 2005, p. 78.

à une conception de la défense de l'environnement comme celle de la patrie menacée. Cela les protège alors d'être identifiés comme des menaces à l'unité nationale par le discours sécuritaire du régime. Par ailleurs, on trouve une vision similaire chez les études de modernité : pour qu'un mouvement environnemental aient du succès en Turquie, ce dernier doit articuler le développement/ progrès national/fétichisme de croissance économique avec l'émancipation sociale. Selon ces auteurs, le vrai challenge des mouvements environnementaux est de procéder à une désarticulation entre le fétichisme de progrès national et l'émancipation sociale tout en maintenant les revendications pro-environnementales / écologistes.

Ces études contiennent des éléments de compréhension très riche pour rendre compte de comment le régime turc et surtout le discours politique dominant (national), que ce soit le méta idéologie sécuritaire-nationaliste ou bien le discours modernisateur qui valorise avant tout l'articulation entre croissance économique et progrès national, façonnent les cadrages, l'idéologie ainsi que les répertoires d'action collective des mouvements environnementaux.

En revanche, rien n'est dit sur ce qui motive ces individus à se mobiliser pour et intégrer à la cause écologiste. On n'a presque pas de mention des acteurs eux-mêmes, leur parcours, leur entrée dans le mouvement, les logiques plurielles d'appropriation de la cause ainsi que d'intégration au groupe. Alors que dans l'étude des mouvements écologistes européens, le cadre d'analyse le plus mobilisé est celui de l'étude des trajectoires politiques des écologistes⁹, on ne trouve pas la même tendance pour le cas des mouvements environnementaux turcs.

Logiques d'appropriation, de parcours des militant ainsi que de tradition politique/critique dans ces mouvements écologistes qu'une étude ethnographique mettrai en évidence semble manquer de cette littérature focalisée sur la construction de cause. A force de vouloir faire de ce mouvement, un mouvement soit consensuel, moderniste, anti systémique, utopiste, anticapitaliste on passe à coté des

⁹ Chantal Aspe, Marie Jacqué. 2012. *Environnement et société. Une analyse sociologique de la question environnementale*, Maison des Sciences de l'Homme.

appropriations de cette cause par les acteurs eux-mêmes articulés autour de leur parcours.

Cadrage théorique

Comment expliquer alors le dynamisme de ce mouvement qui semble trouver de nouvelles perspectives politiques et de nouveaux modes d'action et a réussi à transformer un mouvement temporaire, le mouvement Gezi en cadre d'action permanente, ceci dans une situation politique de crise durable ? Pourtant le type d'idées portées par ces groupes issus de Gezi et le contexte général de la Turquie donnent l'impression d'un rendez-vous manqué entre une jeunesse désœuvrée en quête de perspectives politiques et une extrême gauche affaiblie et marginalisée par la répression.

Afin de répondre à ces questions, il convient d'abord de s'interroger sur la trajectoire socio-politique de ces individus. Cela nous renseigne sur les profils de militants, met en lumière la capacité des acteurs à renégocier et à valoriser leur identité sociale qui semble être fortement subordonnée à leur identité militante. Comment entrent-ils dans ce mouvement ? Quelles sont les différentes appropriations de cette cause par les militants ? Quels sont les usages qu'ils en font ? Comment ils s'investissent dans cette cause ? Il s'agit donc de mettre en évidence « la culture politique¹⁰ » dans l'actuelle Turquie à partir de l'étude ethnographique d'un mouvement environnemental et/ou écologiste urbain à Istanbul entre 2016 et 2018.

Mon enquête montre que si ces collectifs environnementaux ont un certain succès dans le contexte d'incertitude structurelle, c'est parce que l'action militante est devenue une valeur en soi et de ce fait compte au moins autant, si ce n'est plus, que l'impact réel de l'action elle-même. L'instabilité permanente du contexte national fait de l'organisation un repère essentiel pour ses militants et le travail d'anticipation de l'évolution de la situation joue un rôle moteur. Anticiper le coup d'après, d'être dans

¹⁰ Selon Daniel Pécaut, il s'agit d'un phénomène de sociabilité politique et une adhésion à une même lecture de réel, ce qui définit une pré-interprétation de la logique sociale qui en retour commande l'intelligibilité des rapports sociaux. Pécaut, Daniel, "Violence et politique : quatre éléments de réflexion à propos de la Colombie", *Cultures & Conflits* [Online], 13-14 | printemps-été 1994, Online since 14 March 2006.

l'action permanente et de ressentir cette nécessité d'aller toujours en avant leur donne un cadre d'interprétation du monde stable et solide dans le présent, ce aux antipodes du monde socio-politique très mouvant qui les entoure.

Ce militantisme compris comme *soutien* leur permet de mettre en cohérence leur identité sociale, faire sens de leur passé et concevoir un futur. A titre d'exemple, la cause écologiste permettent à cette jeunesse urbaine frappée par le déclassé social de bricoler une identité aux traits occidentaux pour se distinguer dans une société traversé par à la fois un ordre moral conservateur (AKP) ainsi que celui qui est laïque et moderne. On pourrait ici faire l'hypothèse selon laquelle ces collectifs environnementaux agissent comme *supports invisibles*¹¹. Selon Danilo Martuccelli les groupes disposant d'une cohésion interne importante sont considérés comme des *supports invisibles* qui permettent de donner l'illusion à ses membres qu'ils peuvent se tenir soi-même et faire face à ce monde social incertain et fragile. Dans une conjoncture politique où tout bouge, change et se bouleverse dans un rythme accéléré, ces supports donnent à leurs membres la capacité d'imaginer et de coordonner des actions, de se projeter dans le futur.

Autrement dit, le succès du militantisme environnementaux vient du fait qu'il réussit à donner une place à l'individu et à tenir ensemble ses sphères de vie dans une conjoncture politique de répression et d'instabilité sociale accrue. La malléabilité de la cause environnementale, écologiste ainsi que le cout d'entrée très faible dans les collectifs leur permet d'intégrer un réseau de sociabilité et de trouver d'autres perspectives que celles politiques. Il semble que l'engagement dans ces collectifs leur permettent à la fois de se professionnaliser (expertise sur l'aménagement urbain notamment par les chambres professionnelles, opportunités de travail dans Greenpeace ou dans d'autres ONG), de s'émanciper des cadres traditionnels de la société (départ de la maison des parents, liberté de mobilité dans la ville) ainsi que de monter d'autres collectifs qui visent à une mise en cohérence de soi, de type *self help*, (à titre d'exemple une association de solidarité pour les free-lancers).

¹¹ Martuccelli, Daniel. 2002. *Grammaires de l'individu*. Paris, Gallimard.

Méthodologie

Cette étude repose sur mon enquête de terrain que j'ai réalisé, dans le cadre de ma thèse de doctorat, entre 2017-2018 à Istanbul au près deux collectifs environnementaux urbains *La défense des forêts du nord* et *le collectif du vélo Don Quichotte*, formés par le bas dans l'après mouvement Gezi (2013) ainsi qu'un collectif de défense des droits des cols blancs formé en 2008 dans le cadre de ma thèse (je peux revenir plus tard pourquoi ce collectif a été incluse dans l'analyse). Composée d'observations participantes et de 35 entretiens semi directifs, cette enquête se situe après la tentative de coup d'Etat de 2016 et juste après les élections législative et présidentielles en juin 2018, pendant la période de consolidation de l'autoritarisme en tant que système politique¹². Contexte d'instabilité particulièrement propice à analyser les modes d'appropriation multiples de l'engagement et comment cet engagement sert à articuler ou pas plusieurs facette de vie des militants.

Des motivations existentielles du militantisme environnementaliste

Dans le cadre de cette communication, je vais essayer d'explicitier et d'illustrer mon hypothèse en montrant comment une militante engagée dans le collectif de vélo don quichotte investit dans et fait l'usage de son engagement/militantisme. Cette analyse va s'appuyer sur sa trajectoire socio-politique entre 2013 et 2018 et va essayer de montrer ses motivations 'existentielles' qui lui permet de maintenir son engagement et de rester « mobilisée », « en mouvement » dans la société turque. Cet entretien et observations ont été réalisés en 2018 pendant le mois d'aout à Istanbul. Je vais donc me concentrer sur la trajectoire et non pas sur le collectif de vélo en tant que tel mais je peux revenir sur le collectif dans la discussion bien évidemment.

Ayse rejoint le collectif de vélo Don quichotte suite à sa participation au mouvement Gezi, elle a 26 ans, au moment de l'entretien, est stambouliote. Elle vient d'une famille modeste nationaliste, « kémaliste et raciste » –avec ses propres mots-. Comme

¹² Par ailleurs, cette étude n'a pas pour but de documenter l'ensemble de la scène de contestation de cette période. Elle a pour objectif de fournir un *instantané du présent* afin de comprendre la singularité des cas en restituant l'histoire dont elle est le produit, le contexte qui la rend possible. Il s'agit donc de faire le lien entre les faits observés et les particularités du contexte dans lequel ceux-ci se produisent.

la plupart des enquêtés elle fait partie de cette jeunesse urbaine éduquée frappée par un déclassement fort. Elle est donc dans une situation d'instabilité professionnelle: elle n'a pas un travail stable et change de travail très souvent. Elle a un diplôme universitaire en design et mode. Comme la plupart des enquêtés également, elle n'a pas d'expérience politique qui précède le mouvement Gezi. Elle est l'une des militantes la plus active du collectif de vélo et se définit comme militante écologiste qui, je cite, « lutte non seulement pour la préservation de la nature et de la ville mais aussi pour les conflits sociaux plus généraux telles que la mobilisation des ouvrières, les grèves de la faim etc. »

Lorsque je lui demande le début de son processus de politisation : elle m'explique que juste avant le mouvement Gezi, elle faisait face à une remise en question de sa vie en générale en se demandant ce qu'elle faisait dans sa vie, à quoi elle servait, accompagnée d'un sentiment de solitude et d'isolement accrue. A ce moment là, elle vivait dans la maison de ses parents.

Pour elle, le mouvement Gezi vient « étrangement » dans ce moment de remise en question comme une sorte de « remède ». Au sein du mouvement Gezi elle se sent utile, elle me dit qu'on avait « besoin » d'elle et qu'elle avait trouvé des gens similaires comme elle, le sentiment de solitude avait donc disparu. Elle décide alors de démissionner de son travail car elle estime que l'argent n'est pas si important dans sa vie en ce moment et que de toute manière elle vit chez ses parents. A partir de ce moment-là elle vit dans le parc Gezi, 35 jours, jusqu'à l'expulsion des manifestants du parc et rentre chez elle uniquement pour prendre des douches. Cette participation au mouvement Gezi coïncide avec une tentative d'émancipation du cadre familiale par le mariage et par le départ de la maison parentale pour aller s'installer dans le quartier de son mari.

Après avoir abordé son mariage, Ayse fait une grande digression pour m'expliquer comment vivre dans le quartier de Gazi, qui est donc le quartier de son mari, pendant un an suite au mouvement Gezi, l'a politisée tout en forgeant chez elle une perception négative du militantisme traditionnel d'extrême gauche. Son expérience engendre donc une sorte de distanciation avec les organisations politiques d'extrême gauche tout en la politisant :

« Quand je laissais les fenêtres ouvertes dans la journée, je trouvais des cartouche de gaz lacrymogène dans la maison. Ou bien je sors du travail pour rentrer à la maison et là je vois qu'il y a une coupure d'électricité dans tout le quartier et des hélicoptères qui planent au-dessus de nous. C'est comme si je vivais dans l'est de la Turquie. Je m'arrête au feu pour traverser et c'est « Akrep » (un véhicule militaire blindé) et non pas une voiture normale qui me laisse traverser. L'ambiance non ? Au début j'étais très mal à l'aise mais après je me suis vraiment habituée. Et puis petit à petit je trouvais qu'il y avait des aspects positifs, une sorte de solidarité. Par exemple, un jour dans le bus une femme s'est fait agressée sexuellement par un mec. La femme en question demande au chauffeur du bus, qu'elle connaît sans doute du quartier, d'aller devant le local d'une organisation politique (CEPHE) pour sortir le mec du bus et le tabasser dans la rue, devant le local. Mais après, j'ai appris également que les militants tabassaient aussi les prostitués et les vendeurs de drogues car c'est interdit dans le quartier. Donc au fur et à mesure ces organisations, leur manière de se comporter, de contrôler tout dans le quartier, souvent avec la violence, a commencé à peser sur moi, je les trouvais beaucoup trop sévère et extrêmement rigide (en turc elle utilise le mot « katı » en turc qui veut dire à la fois sévère, solide et rigide) ».

Elle finit sa réponse à ma question de « comment tu t'es politisée » par dire que ce n'était donc pas les discours et les actions du gouvernement mais plutôt un processus qui a débuté avec le mouvement Gezi et son vécu dans le quartier Gazi.

Après un an de mariage dans le quartier Gazi, elle entre dans une phase de déconstruction presque totale : elle divorce de son mari. Elle vit par ailleurs cette période de manière extrêmement difficile car elle dit que son entourage ne trouvait pas légitime ce divorce « juste parce qu'elle s'entendait plus avec lui ». Elle décide de ne pas retourner à la maison de ses parents suite au divorce et de quitter le quartier Gazi pour louer son propre appartement dans le quartier de Beşiktaş (un quartier très animé et urbain).

Elle m'explique qu'elle a dû lutter contre ses parents pour vivre seule en tant que jeune femme célibataire. Après avoir gagné cette lutte, loué un appartement, trouvé un nouveau travail, elle s'achète un vélo en se disant qu'elle peut aller se balader pour

respirer un peu. Dans la même période, elle commence à aller dans une des maisons occupées située dans le quartier de Kadiköy avec un de ses collègues de son nouveau travail Firat, qui va devenir plus tard son compagnon avec qui elle habite actuellement. C'est là qu'elle entend parler d'un collectif de vélo politique et décide d'en faire partie.

On constate ici que chaque étape de mobilisation, participation au mouvement social Gezi et l'intégration à un collectif de vélo politique, coïncide avec cette volonté de sortir d'un cadre perçu et vécu comme trop rigide, oppressant que Ayse associe à un sentiment de solitude et d'isolement : pendant la mobilisation au sein de mouvement Gezi, elle part de la maison de ses parents, démissionne de son travail (où elle se sente seule et isolée, ne sachant pas quoi faire avec sa vie), se marie et s'installe dans le quartier de son mari où réside également sa belle famille. Quartier Gazi extrêmement mouvementé politiquement mais également très rigide car sous contrôle des organisations d'extrême gauche comme elle le décrit si bien ; une fois ce double « mouvement » (mouvement Gezi et le mariage) prend fin on observe une deuxième départ de la maison et du quartier, cette fois-ci, de son mari pour trouver un appartement à elle seule tout en réorganisant sa vie professionnelle (nouveau travail) et privé (nouveau copain). Encore une fois cette réorganisation va de pair avec la fréquentation de la maison occupée avec son ami Firat qui lui parle des activités de cette maison et ils s'intègrent peu de temps après au collectif du vélo don quichotte. Comme si chaque sortie de ce cadre rigide, trop solide, conservateur, oppressant/traditionnel se finissait par être remplacé par un autre cadre. On peut presque dire que Ayse semble être dans la recherche d'un cadre suffisamment souple et ambiguë qui va lui permettre d'investir dans plusieurs sphères de sa vie relativement librement.

Action permanente, devenue une valeur en soi

Depuis 2014, elle reste surinvestie ou bien « hyperactive » dans ce collectif et commence à vivre avec son copain Firat qui devient lui aussi très vite un autre militant actif et surinvesti du même collectif. Il semble qu'elle a réussi à stabiliser « sa vie privée » et « militante ». Mais qu'est-ce qui fait qu'elle continue à s'investir dans le même collectif ? Pourtant, pendant cette période elle vit plusieurs expériences

bouleversante : en 2014 elle est en garde vue suite à la manifestation du premier mai, deux ans après en 2016 elle vit la tentative de coup d'Etat, emprisonnement des journalistes, des ministres et du leader du parti pro-kurde ainsi que le départ de la plupart de ses amis de la Turquie à cause de la tentative de coup d'Etat, impossibilité d'organiser des actions politiques dans la rue à cause de la répression. Les événements dit-elle qui la « désespèrent » et la poussent presque dans une « dépression » tout en vivant dans une précarité professionnelle accrue (elle change fréquemment de travail et dit vivre avec très peu d'argent. Elle ment à ses parents car ils ne la croient pas capable de vivre avec si peu d'argent).

Lorsque je lui demande ses attentes et ses déceptions du collectif de vélo Don quichotte elle me répond que ce collectif lui permet de rester « active » et « en mouvement » par rapport à l'actualité politique du pays, je cite :

« Je suis dans ce collectif pour ne pas rester silencieuse, nous avons besoin de prendre la parole. Par exemple après le coup d'Etat les personnes vers qui je me suis tournée c'était celles du collectif de don quichotte. Don quichotte a une place extrêmement importante dans ma vie. Etrangement je trouve qu'on s'est habitué aux crises de ce pays : à chaque crise, on se réunit avec le collectif, on discute, on essaie de faire quelque chose, on se demande ce qu'on peut organiser, que ce soit des ateliers sur des sujets politiques, des rassemblements, des déclarations de presse, ou bien des balades à vélo en ville. C'est ça qui nous remonte le morale. Si je vais à ce collectif depuis des années sans me plaindre, sans être exaspéré, c'est que quand il arrive quelque chose dans ce pays, on se serre les coudes, et tu sais que chaque 5 minutes il arrive quelque chose de grave dans ce pays. Aussi parce qu'on est très minoritaire. On connaît tous les activistes à Istanbul et ce n'est pas parce qu'on connaît pleins de gens mais c'est parce qu'on est très peu nombreux... »

La phrase de « on se retrouve et on organise des activités, des actions » revient très souvent dans l'entretien. Dès qu'il y a une crise politique, dès que l'instabilité se fait ressentir, le collectif de vélo entre en action et essaie d'anticiper le coup d'après et concevoir des activités et ce malgré le fait qu'ils sont minoritaire. Avec l'engagement il n'y a donc plus de question de solitude et de passivité même si la plupart des

activités ou actions politiques qu'ils organisent ont impact très minime ou pas sur la scène contestataire (pas de réussite).

Il semble que dans le contexte d'incertitude structurelle, l'action (ou l'activité) militante/collective devient presque une valeur en soi et de ce fait compte au moins autant, si ce n'est plus, que l'impact réel de l'action elle-même. L'instabilité permanente du contexte national fait de ce collectif un repère essentiel pour Ayse et le travail d'anticipation de l'évolution de la situation joue un rôle moteur. Anticiper le coup d'après, d'être dans l'action permanente et de ressentir cette nécessité d'aller toujours en avant lui donne un moyen de *stabiliser l'instabilité* du monde socio-politique très mouvant qui l'entoure. C'est-à-dire que le collectif lui permet de retomber sur ses pieds. Elle commence à faire des contacts, découvre un espace gratuits de co-working/solidarité réservés aux groupes/collectifs construit par le bas (grassroots), aux free lancers et aux chômeurs situé à la rue Istiklal. Elle rencontre le monde de freelance notamment à travers un collectif de défense des cols blancs. A la fin de mon terrain elle, son copain et quelques membre du collectif des cols blancs étaient en train de fonder un autre collectif de solidarité pour défendre les droits de « sans bureau » c'est à dire des freelancers. « Le vélo en mouvement » apparaît ici comme une métaphore très concrète de cette possibilité de mise en mouvement de sa personne, professionnellement et personnellement, dans un monde incertain et tout à la fois rigide.

Valorisation et affirmation de soi, bricoler une identité valorisante

Ayse dit qu'elle est très fière de son collectif car depuis 2014, la solidarité de Taksim, l'organisation qui a organisé le mouvement Gezi, demande des représentants du collectif de vélo pour que ce dernier participe aux processus de prise de décision concernant les grands manifestations et rassemblements comme celles de premier mai ou bien l'anniversaire du mouvement Gezi, je cite :

« Pendant le mouvement Gezi on ne savait pas du tout où était la prise de décision et comment les décisions ont été appliquées. Avec le collectif de vélo j'ai appris que ces décisions ont été prises au sein de la solidarité de Taksim. La solidarité de Taksim nous demande maintenant un représentant (pendant l'anniversaire de Gezi). D'un

coup on été inclus dans la prise de décision. Notre plus grand rêve est le suivant: s'il y a un autre Gezi dans ce pays, s'il y a un mouvement social, un type de révolution, Don quichotte va pouvoir dire quelque chose là-dessus et va être dans les premières lignes. Cela nous motive énormément, c'est devenu presque notre objectif ». Son engagement dans le collectif de vélo lui permet donc d'entrer dans des structures politiques de manière relativement libre et fluide: elle n'est ni communiste, ni gauchiste, ni uniquement écologiste. Elle se décrit dans ces réunions comme une jeune militante souriante et optimiste qui propose des activités à des « gauchistes très sérieux qui ont l'air de faire la tête ». Et elle est étonnée de constater qu'elle a une place dans ce type de réunion en tant que représentante du collectif de vélo.

Cette affirmation « d'avoir trouvé sa place à elle » est également présente lorsqu'elle m'explique que ce collectif représente pour elle un endroit « sécurisé » et que si elle est contre l'intégration des individus sexistes ou bien irrespectueux dans le collectif c'est parce qu'il est hors de question qu'elle se sente mal à l'aise lorsqu'elle fait du vélo vêtue d'un short. Ayse arrive donc à se distinguer grâce à son engagement dans le collectif de vélo au sein d'une société traversée par à la fois un ordre moral conservateur (AKP) ainsi que celui qui est laïque et moderne

Plus qu'une simple affirmation et valorisation de soi symbolique, son engagement semble être de nature à fonctionner dans un registre existentiel fort, celui d'une expérience globale d'émancipation personnelle. Suffisamment malléable et ambiguë, être dans un collectif de vélo politique lui permet à la fois de vivre un mode de vie moderne (faire du vélo, s'habiller librement, aller faire des randonnées), d'affirmer son opposition politique en faisant entendre sa propre voix en tant que militante (comme dans les grandes réunions avec des organisations politique d'extrême gauche), ainsi que de se *sentir utile et soutenu collectivement* en « travaillant », « en étant hyperactive » dans et pour le collectif du vélo.

Le collectif, en plus et au-delà d'être des appuis matériels et relationnels, apparaît surtout comme *support*, comme le lieu et le médium d'un maillage tenant l'individu. C'est ce que Danilo Martuccelli décrit comme « un ensemble hétérogène d'éléments, réels ou imaginaires, tissés au travers des liens avec les autres ou avec soi-même, passant par un investissement différentiel des situations et des pratiques, grâce

auxquels l'individu se tient, parce qu'il est tenu, et est tenu, parce qu'il se tient, au sein de la vie sociale ». Autrement dit, le collectif lui permet d'entrer dans le processus d'individuation : c'est parce qu'elle est liée aux autres et portée par eux qu'elle peut s'affirmer comme une individualité émancipée. C'est à dire, une femme épanouit, moderne et autonome impliquée dans les questions politiques et sociales de son pays.